LE 18 MAI 1956, LE COMMANDO ALI KHODJA RÉUSSIT UNE GRANDE OPÉRATION MILITAIRE

Une victoire et un comportement exemplaire

Le célèbre commando Ali Khodja a réalisé au village de Djerrah, le 18 mai 1956, une opération militaire qui avait remonté le moral des populations.

A la demande de cet intrépide chef militaire, les femmes de Djerrah ont déclenché un concert de youyous, rendant la brève bataille grandiose. Le bilan que nous ont communiqué quelques témoins fait état de 21 rappelés du contingent tués et 4 autres capturés vivants.

Les djounouds, que commandait Ali Khodja, ont eu un comportement exemplaire. C'était un survivant, fait prisonnier, qui l'affirmait devant la presse à l'issue de sa libération.

Evidemment, les moudjahiddines du commando, une trentaine, ont récupéré les armes individuelles, le FM du groupe, les munitions et les moyens de transmission. L'accrochage a été bref, mais violent.

Ce peloton de reconnaissance, que commandait le sous-lieutenant Arthur, était à sa troisième journée de sorties sur le terrain, dans la région appelée douar Ammal. Il a été complètement décimé.

Le bilan nous a été indiqué par un témoin encore en vie, et qui habitait à proximité du lieu de la bataille. Les combattants de l'ALN ont perdu un homme qui aurait été tué par inadvertance par ses compagnons. Il se serait précipité pour récupérer les armes des soldats morts.

Les pertes, côté français, considérées comme très importantes, ont eu pour conséquence une violente campagne médiatique. «Depuis seize mois, attentats et guets-apens font des ravages sur la terre algérienne. Mais, cette fois, la France est véritablement blessée…», lit-on dans la page 713 de la revue *Historia* de l'époque.

Il était question, par ailleurs, de l'interpellation du gouvernement par les parlementaires français. C'est dire l'impact que cet événement, majeur durant cette période, a eu sur l'opinion française. Ce qui avait mis l'armée d'occupation sous pression.

Elle tendra, deux jours après, une embuscade d'une férocité sans pareille pour venger cet acte de guerre. Le journaliste d'*Historia* écrivait cyniquement , dans le même article, que «pendant cinq jours, 7 bataillons vont traquer le commando rebelle dans le quadrilatéral de Souk-El-Had, Bahara et la route Ménerville-Alger.

Des hélicoptères ont amené de toute urgence les paras du 13e dragon. Cinquante montagnards du douar Ammal sont abattus. Mais Ali Khodja court toujours…». On l'aura sûrement remarqué que l'exécution de 56 montagnards, donc des civils, est une simple information.

Par conséquent, le journaliste cautionnait le massacre de montagnards, des civils sans défense.

La révolution de novembre est étoffée d'actes de bravoure des officiers et des djounoud, les authentiques de l'ALN, de quoi s'enorgueillir légitimement des hauts faits d'armes de cette armée.

Mais, jusqu'en 2009 des associations et quelques médias français persistent à faire passer des actes de résistance, notamment celui de Djerrah, pour des massacres d'innocents. Etrangement, le bourreau devient victime.

Qui a massacré qui ?

A l'époque, le bilan des pertes étant considéré comme très lourd, la presse française s'était déchaînée. Le mot massacre revenait dans toutes les «unes» des journaux. Il n'était nullement question de bataille entre soldats de deux camps.

Or, un militaire français, rescapé de cette bataille, témoignait, selon l'*Echo d'Alger* du 28 mai 1956, que les djounoud (soldats) de l'ALN étaient tous habillés de tenues militaires. «Ils étaient bien organisés et appelaient leur chef, qui avait deux étoiles, "mon lieutenant"», précisait ce militaire. Ne voulant sûrement pas admettre une défaite devant des hommes résolus et prêts à se sacrifier pour leur idéal, et à qui on déniait la qualité de combattants, des accusations étaient proférées.

Une association de victimes a publié sur le Web que «le FLN leur a zébré les pieds de coups de couteau et leur a coupé les testicules.» Les rédacteurs n'indiquent pas leurs sources, et ne fournissent aucune preuve tangible pour étayer leur réquisitoire contre les éléments du commando Ali Khodja.

Un autre journaliste tente d'innocenter les victimes «innocents parce que pour eux, jeunes Français à peine arrivés en Algérie, ils ne pouvaient imaginer la sauvagerie de l'ennemi qu'ils devraient combattre».

Ce confrère n'expliquait pas, au plan éthique, comment un homme qui répondait à l'appel de l'armée de son pays, qui a traversé la mer, mis la tenue militaire, pris une arme, parti patrouiller en zone de guerre à la recherche d'ennemis à tuer, pourrait être classé d'individu sans velléité de violence ?

Concernant l'accusation de profanation des cadavres de soldats tués, nous avons questionné avec instance, à l'occasion de nos recherches sur le gazage des grottes de Djerrah, M. M. Rabah, 76 ans, et Mme B. Mina, deux villageois encore en vie. Nos deux témoins habitaient près du lieu de l'accrochage, au moment des faits. Da Rabah dément, catégoriquement, ces atteintes aux corps des soldats français.

De son côté, Ila Mina nous a avoué qu'une herbe amère a été mise dans les bouches de quelques soldats morts. Elle n'a pas expliqué le pourquoi de la chose. Une chose est par contre sûre, sept mules ont été réquisitionnées pour transporter les cadavres des soldats le plus loin possible de Djerrah.

C'était, selon nos interlocuteurs, une instruction de Khodja «pour tenter d'induire en erreur l'armée française et essayer d'éviter des représailles aux villageois. Les soldats ne sont malheureusement pas tombés dans le piège. Ils ont découvert des traces de sang», expliquera Da Rabah.

Sur le comportement des djounoud de Ali Khodja à l'endroit des prisonniers, l'*Echo d'Alger* rapportait le témoignage du soldat Pierre Dumas, le rescapé de cette courte, mais violente bataille. «Le soir, nous sommes arrivés dans une grotte, où nous devions être trouvés. Nous sommes restés du vendredi au mercredi. Nos gardiens n'étaient pas durs avec nous. Nous mangions très mal, eux aussi. Un jour, ils nous ont obligés à écrire des lettres à nos familles, pour faire savoir que nous étions prisonniers.» Revenons sur l'écrit du journaliste de *Historia*. Il a fait une erreur, en écrivant que «56 montagnards sont abattus». En effet, il s'agit de 80 innocents qui ont été massacrés dans des villages avoisinants – Aït Toulmout et L'Hdadda.

Habitués aux représailles de l'armée, après chaque attaque de l'ALN, les villageois de Djerrah s'étaient très rapidement dispersés pour se faufiler, comme à l'accoutumée, dans les grottes près du village. «Les représailles étaient terribles. 80 personnes ont été tuées. Nous avions relevé qu'une famille de 6 personnes a été totalement décimée. Les soldats étaient enragés. Ils s'étaient postés sur les hauteurs des villages et tiraient, sans discernement, sur tout ce qui bougeait. Même les animaux domestiques, mulets, chèvres, chiens et chats ont été abattus», se rappelle Da Rabah.

A. L.

LA GUERRE DE LIBÉRATION DANS L'ALGÉRIE PROFONDE

Djerrah village rebelle, Djerrah village martyr

La maxime kabyle «anarz ouala anknou» (nous nous briserons mais nous ne plierons pas) s'adapte à merveille au village de Djerrah. «Chez nous, il n'y avait pas place à "haut les mains". Nous ne levions pas les bras. Nous allions jusqu'au bout», nous confiait Maâllem Rabah, 76 ans, qui a vécu la guerre de Libération à Djerrah.

Photo : DR

Djebel Ahmed : grotte bétonnée avec probablement 40 victimes à l'intérieur.

Les aïeux de ce village étaient de ceux qui avaient répondu massivement à l'appel d'El-Mokrani. Pour ces paysans accablés par la dureté de la montagne, mais humbles et dignes, être moudjahid au sein de l'ALN, cela coulait de source. «Dès l'âge de 14 ans, on devenait moudjahid. Ce ne pouvait être autrement. La question des armes ne se posait pas», dira de son coté Da Saïd Oubehri, 87 ans, second survivant sauvé d'une grotte gazée par l'armée française, où se trouvaient des dizaines de personnes.

Rencontrée dans son modeste chalet pour sinistrés qu'elle occupe à Aït-Amrane, Bouchiouane Mina, veuve Haddadou Rabah, 76 ans, à qui l'ALN avait confiait la tâche de soigner les deux seuls rescapés retirés des sinistres grottes, dira, dès les premiers instants de notre rencontre : «Il faut que les jeunes sachent que l'Algérie ne nous a pas été offerte. Il faudrait que les jeunes sachent que leurs aïeux ont terriblement souffert.»

Et d'ajouter : «Je suis hantée par les comptes. Je passe mon temps à compter et recompter jusqu'à susciter l'inquiétude de mes enfants et de mes petits-enfants. J'arrive immanquablement au nombre de 140. 140 chouhada sont recensés dans notre douar.»

De son côté, Da Rabah Oubehri nous cite, à titre d'exemple, le sacrifice consenti par 7 familles d'une seule dechra, avec 25 chouhada. Pour preuve, il énumère quelques noms de ces familles : Maâllem et Chaouch avec 5 chouhada chacune, Behri avec 4 chouhada...

En dépit de moult ratissages, d'exécutions, de tortures, de bombardements et d'attaques au napalm et au gaz, les villageois de l'ex-douar Amal persistaient à s'accrocher à leur montagne. Leur présence était vitale aux combattants de l'ALN. Pour ce faire, ils avaient adopté un mode de vie en fonction de la situation. «La nuit, nous moissonnions et nous reconstruisions rapidement tout ce que l'armée française détruisait, le jour, nous disparaissions dans la nature», avouera Da Rabah.

Dans cette organisation sociale, la femme de Djerrah avait un rôle essentiel pour aider les moudjahiddine. Elle préparait à manger, acheminait des messages, surveillait le mouvement des troupes françaises, effectuait des sauvetages, soignait les malades et les blessés… Et quand il n'y avait plus d'hommes, elle s'occupait des enterrements.

Constatant que la répression n'avait pu briser ces montagnards, l'armée avait décrété, en 1957, l'évacuation du douar Amal, sous peine d'exécution sommaire de tout récalcitrant. Cet ensemble de dechras devenait une zone interdite. Les habitations ont été bombardées et détruites.

Ne dit-on pas que l'histoire est un éternel recommencement ? Paradoxalement, c'est en 1997, 40 ans après les exactions de l'armée française, que les hordes du GIA débarquaient dans les dechras, complètement marginalisées , mais où les citoyens résistants avaient repris goût à la vie sur la terre qui les a vu naître et pour laquelle ils avaient versé leur sang.

Les islamistes armés ont semé destruction et désolation. Des citoyens ont été lâchement assassinés, d'autres rackettés et des maisons détruites. Bien des gens ont tenté de résister et continuent de le faire. C'est finalement les autorités qui ont donné l'ordre d'évacuation. Les maisons ont été, une autre fois, soumises à des destructions.

Le village est actuellement abandonné et laissé aux terroristes du GSPC. Et les islamistes se livrent à un autre génocide. Ils se sont attaqués à un symbole de la résistance contre l'occupation coloniale, aux germes de la citoyenneté dans notre pays et de la liberté.

Les laisser marcher sur ces montagnes, c'est souiller la mémoire de géants comme Ali Khodja.

A. L.